

PRÉSENTATION DE LA LIGNE D'OMBRE, DE JOSEPH CONRAD¹

Guy Voisin

*Dans cette autre mer
qu'est l'écriture.*

J.L. Borgès,

1) Envoi

Difficile de ne pas présenter un ouvrage consacré à littérature de la mer dans un club de voile. Et pourtant, Joseph Conrad s'est toujours défendu d'écrire sur la mer. Il ne s'agit pas tant donc, pour l'auteur, de littérature sur la mer, que de la mer, dans l'écriture de ses nouvelles et romans.

Et pourtant, que dire de ces pages de Typhon² :

Le vent pesait de tout son poids sur le navire, comme s'il eût voulu l'immobiliser dans les vagues. Celles-ci faisaient par-dessus lui d'énormes bonds comme autour du tronc profondément immergé d'un vieil arbre, et du plus loin déjà s'entendait leur amoncellement de menace. Les lames jaillissaient de la nuit, portant une lueur spectrale à leur crête – cette lueur de l'écume effervescente qui, dans un mol clair, désignait férocement, par-dessus le frêle corps du navire, la ruée, l'écroulement bouillonnant, puis la galopade en fuite éperdue de chaque lame.

-
1. Joseph Conrad, *La ligne d'ombre*, éditions Flammarion, 1996, coll. GF n°622.
 2. J. Conrad : *Typhon*, éditions Gallimard, coll. Folio, n°416, p. 81.

Le sous-titre de « La ligne d'ombre » : « Une confession ». Mais le titre initial envisagé était : « Le premier commandement ». En anglais : « The first command ». Sachant que dans cette langue : *command* équivoque avec *commandement* et *bâtiment*.

S'agira-t-il de ce premier et unique commandement évoqué dans « Le compagnon secret »³ ? La traduction, on dit aussi « trahison », du titre est en deçà de ce qu'évoque le titre anglais : « The secret sharer ». Car, si on peut retenir le mot *compagnon*, comme celui qui partage le pain, Conrad avait d'abord envisagé « The other self », « The secret self », et « the second self ». Dans le dictionnaire on trouve *to share*, partager, *the share*, la part des bénéfiques, de l'héritage.

Les vergues de misaine tournèrent bruyamment au milieu des cris de joie. Et maintenant les terribles favoris se faisaient entendre, donnant divers ordres. Déjà, le navire reprenait sa marche en avant. Et j'étais seul avec lui. Plus rien, plus personne ne se dresserait entre lui et moi pour jeter une ombre sur la voie de la compréhension silencieuse et de l'affection muette, de la communion parfaite du marin avec son premier commandement.

Pas d'*ombre* donc entre le commandant et son navire, puisque c'est le même mot.

Et là aussi, le titre même de cette longue nouvelle, « The shadow-line », est des plus énigmatiques : il n'appartient pas au langage maritime. Et je ne l'ai pas trouvé comme tel dans un usage usuel avec le trait d'union. *La ligne d'ombre* est, à proprement parler, la *ligne* projetée par le soleil sur la flèche du cadran solaire. La ligne, en tant que ligne de démarcation, nous avons la ligne d'horizon ; la ligne de vie, la ligne de foi, ligne portée par la cuvette du compas coïncidant avec l'axe du navire ; la ligne, ou route régulière prise par un navire, par exemple entre deux ports, deux pays. Et que dire de la ligne d'écriture, et de la lignée...

Quant à l'*ombre*, notre double inaliénable...

3. J. Conrad : *Le compagnon secret*, éditions Autrement Littératures, 1996, nouvelle traduction par Odette Lamolle, p. 65.

2) Tour d'horizon

Mais nous avancerons dans cette nouvelle avec un compas qui, comme tout compas, nous donnera les coordonnées triangulées d'un point :

Le premier point est celui-ci : vous souvient-il du moment où la lecture, de l'apprentissage, vous a été accessible ? Où, dans un éclair, vous est apparue la congruence, entre le son prononcé, de la lettre dessinée, au sens qui s'en dégage ? Plus facilement, probablement, le moment où vous avez appris à conduire. Ou, autrement dit, vous avez engagé, ou embauché après des années d'études, ou pas d'ailleurs. Et, d'une manière plus prosaïque, le moment où vous avez pris la place de votre chef, dans le bureau duquel vous avez peut-être si souvent fait allégeance.

Où lorsque vous avez conduit votre premier voilier, pour rester dans notre domaine de prédilection.

Autrement dit, là où il n'y a plus, si tant qu'il y en ait eu d'ailleurs, de rites de passage, d'initiation, vous souvenez-vous de ce qui s'est passé pour vous lorsque vous avez accédé à un autre statut que celui de l'enfant ou de l'adolescent qui, aujourd'hui, tend à perdurer au-delà du raisonnable.

Et ce sera l'histoire du premier commandement d'un voilier par le jeune Joseph Conrad, apatride, ayant renoncé à ses racines, (et il est dit que son nom de famille renvoie à cette signification) et épousé une langue étrangère.

Un étrange sentiment d'exaltation se mit à m'envahir. Si j'avais travaillé dix ans ou plus pour obtenir ce commandement, rien de tel ne ce serait passé. J'étais un peu effrayé. (1, p. 81)

Le deuxième point sera plus problématique bien qu'il découle de ce premier :

Pourquoi abandonner la marine, éprouvée pendant quelques 20 ans pour se consacrer ensuite à l'écriture, et ce, pendant 30 ans, sans rien avoir oublié de ses aventures ?

3) De Joseph Konrad Korzeniowski à Joseph Conrad

Joseph Conrad est né Josef Teodor Konrad Nalecz Korzeniowski, en 1857 d'une famille aristocrate en Ukraine alors polonaise. La famille est lettrée, c'est à dire qu'elle parle le français comme une partie de l'Europe alors littéraire. Son père a traduit, *Les travailleurs de la mer* de Victor Hugo. Contrainte à l'exil par les autorités russes, la famille émigre dans le nord de la Russie, Konrad a cinq ans et risque de perdre la vie durant ce voyage. Sa mère décède, il a huit ans. Son père qui ne se remet pas de cette perte, meurt ; l'enfant a douze ans. Il poursuivra ses études à Cracovie, sous la tutelle de son oncle, Thadeus Bobrowski, qui l'accompagnera et l'autorisera à partir à Marseille, pour embarquer. Konrad, comme il a été appelé toute son enfance, a alors dix-sept ans.

Entre 1874 et 1878 il pratique la ligne, comme steward et matelot, des Antilles et le cabotage sur les côtes espagnoles pour se livrer au trafic d'armes avec un natif de Corse.

A vingt et un ans, il s'engage dans la marine anglaise, après un duel qui tourne mal pour lui, ou une tentative de suicide. Son oncle le retrouve à Marseille pour le sortir de ce mauvais pas.

A vingt trois ans il se forme comme officier. Passe son brevet de second en 1880, et de commandant en 1886, date à laquelle il obtient également sa naturalisation. Il tiendra son premier et seul poste de commandement en 1888, avec l'*Otago*⁴, entre l'Australie et l'île Maurice. En 1889 il quitte la marine marchande anglaise. Navigue jusqu'en 1890 et s'installe définitivement en Angleterre. Après avoir passé vingt ans sur la mer, commence alors son aventure littéraire, qui se poursuivra pendant trente ans.

4. *Otago*, représentation de l'unique bateau de commandement de Joseph Conrad, tirée de *Joseph Conrad, le port après les flots*. Ed. La Quinzaine Littéraire, Louis Vuitton, 2002. p. 45. Voir illustration en fin d'article.

4) La ligne d'ombre

Dans cette nouvelle, sous-titrée, « Une confession », c'est-à-dire : *un acte de foi*, l'auteur abandonne un poste de second sur un vapeur pour se poser à terre, sans autres raisons, dit-il, que celles *de la prime jeunesse de vivre en avance de ses jours*.

On referme derrière soi la petite porte qu'on connaissait, simple garçonnet – pour pénétrer dans un jardin enchanté. Ses ombres luisent de promesses. (1, p. 47)

Et le temps, lui aussi, s'en va – jusqu'au jour où l'on aperçoit droit devant une ligne d'ombre vous avertissant que les parages de la prime jeunesse, eux aussi doivent être laissés arrière. (1, p. 47-48)

Un passeport pour l'Hadès, est-ce cela qui l'attend, qu'il attend, lorsqu'il dit ne débarquer que pour rentrer chez lui ? Lui, le polonais apatride.

Je marchais au soleil sans y prêter attention, ainsi qu'à l'ombre des grands arbres de l'Esplanade, sans y prendre plaisir. La chaleur tropicale de l'Orient tombait par les branches feuillues enveloppant le peu de vêtement que je portais sur le corps, collant à mon mécontentement rebelle, comme pour lui dérober sa liberté. (1, p. 52)

Je passe sur les pérégrinations (après tout, tous les héros sont trahis), deux chapitres, qui l'amènent à accepter un poste de commandement, décidé par, si ce n'est Poséidon, lui-même, par Ellis, (Elie ?) le maître du port, pour remplacer au pied levé un capitaine qui est décédé pendant une traversée. Un autre, qui a quitté son poste, sans crier gare, et avec un manque de savoir-vivre...

Un passeur l'accompagne à son navire :

Mon attente inquiète avait atteint son paroxysme. Comme ces journées de traversée m'avaient paru longues, et comme elles furent vites passées ! Un matin, à l'aube, nous franchîmes la barre, et cependant qu'un soleil radieux se levait à l'horizon plat du rivage, notre steamer remonta ces méandres innombrables, passa à l'ombre de la grande pagode en or, et toucha aux abords de la ville. (1, p. 92)

Et commence alors, ce que l'exergue annonce,

*D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir.*⁵

une descente aux enfers, voire une traversée, si ce n'est du désert, du Styx, du golf de Siam entre Bangkok et Singapour.

En effet, si ce n'est le « Pot au noir »⁶, l'auteur va devoir prendre en charge un navire qui, tel le « Hollandais volant », chargé d'un équipage malade du choléra, sans traitement, puisque l'ancien capitaine l'a négocié contre d'obscures faveurs, dans une atmosphère où :

Il se passe dans le ciel quelque chose ressemblant à une décomposition, une corruption de l'air, qui reste aussi figé que jamais. De simples nuages, après tout, porteurs ou non de pluie ou de vent. Étrange que j'en sois aussi perturbé. J'ai l'impression d'avoir été démasqué par la cohorte de mes péchés. (1, p. 149)

Il sera accompagné de deux personnages, deux personnes en double inversé : l'un, le second, du navire, atteint par la maladie et un delirium ne cessera de le harceler, *tel un squelette animé, en poussant de profonds soupirs impatients*. « *Le fin du fin, capitaine* », *me disait-il rituellement et à tout bout de champ*, « *le fin du fin* » *consiste à faire passer au navire le 8° 20' de latitude. Une fois passé ce point, nous serons sauvés.* (1, p.128)

Mr Burns, (le second qui a officié l'Otago s'appelait : *Born*) qui brûle d'avoir à porter l'ombre de ce capitaine immergé en ce point dramatique.

5. Baudelaire, *La musique*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

*La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile ;*

*La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;*

*Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions*

*Sur l'immense gouffre
Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !*

6. Pot au Noir : Zone de basse pression proche de l'Équateur, où règnent les brises folles. Obligeait l'équipage à manœuvrer constamment, pour profiter des moindres souffles portants.

Et l'autre, Mr Ransome, prend les fonctions de cuisinier et d'infirmier, *Aussi ferme dans son âme que les muscles de son corps.* (1, p. 155) et, rançon (probablement le sens de son nom) de son dévouement, devra quitter le navire à son arrivée, faute d'avoir pu ménager suffisamment son cœur malade.

Le navire va errer, sans son erre, (l'ombre du navire ?) un certain nombre de jours :

Les risées allaient et venaient, et chaque fois qu'elles étaient suffisamment puissantes pour sortir cette eau noire de sa torpeur, leur murmure le long du bord m'envahissait le cœur d'un délicat crescendo de joie pour mieux mourir et vite s'évanouir. J'étais terriblement fatigué. Même les étoiles paraissaient lasses d'attendre l'aurore. (1, p. 120)

Le commandant mènera « un combat silencieux contre des puissances invisibles qui semblaient, de toutes les façons, exercer leur malignité contre le navire et ses hommes : combat contre l'immobilité, le silence, le calme implacable des eaux et du ciel, combat intérieur faute d'un ennemi visible sur lequel exercer sa fureur ou son désespoir. Il y avait de quoi devenir fou. » C'est ainsi que G. Jean-Aubry, parle de Conrad dans la biographie qu'il rédigea.⁷

Le navire prendra finalement de l'erre, de l'air :

En comparaison avec la langueur désespérante des jours précédents, notre allure était proprement vertigineuse. Deux frises d'écume jaillissaient de l'étrave du navire ; le vent s'adonnait à un chant vigoureux qui aurait pu incarner à mes oreilles, dans d'autres circonstances, toutes les joies de l'existence. (1, p.167)

L'horizon se dégage :

Le rire terrible de Mr Burns ayant agi comme un exorcisme, le malin spectre avait été défait, le maléfice brisé, la malédiction écartée. Nous étions désormais dans les mains d'une vaillante et bienveillante Providence, qui nous précipitait en avant... (1, p. 168)

L'auteur aura navigué entre deux écueils : entre la sage placidité de son cuisinier et la folie de son second, qui lui fait passer la barre de la ligne d'ombre, il quitte le navire, *montant minutieusement les marches de l'échelle, l'une après l'autre, terrorisé à l'idée d'éveiller le courroux soudain de cet ennemi*

7. G. Jean-Aubry, *Vie de Conrad*, Éditions Gallimard, 1947, p. 129

mortel et commun que son destin l'avait condamné à transporter sciemment jusqu'en son sein fidèle. (1, p. 176)

Alors, pourquoi l'écriture semble se substituer à la navigation pour Joseph Conrad : tracer des routes sur une carte et des lignes sur une page blanche est-il équivalent ? Écoutons une dernière fois Joseph Conrad qui, avec un passeport (si bien nommé) d'écrivain parle de son métier :

C'est une sottise que d'écrire des romans pour gagner sa vie. Je vous assure. C'est étrange. L'irréalité de la chose donne l'impression de pénétrer dans votre vie réelle, de vous entrer dans les os, de faire battre des illusions dans les artères à chaque pulsation du cœur. La volonté se fait esclave des hallucinations, ne réagit qu'à des élans fantomatiques, est au service de la seule imagination. Etat étrange, aventure éprouvante, cette sorte de brûlante ordalie par l'insincérité. Et on la traverse avec une exaltation aussi fausse que tout le reste. On la traverse et on n'a rien à montrer au bout du compte. Rien ! Rien ! Rien !⁸

Joseph Conrad n'aura finalement jamais fait que renouveler cette expérience unique, et pourtant à chaque fois différente, d'écrire ce premier commandement, qui lui a fait quitter les berges de sa prime jeunesse. Nous ne sommes pas sans savoir que, pour les grecs de l'Antiquité, navigateurs s'il en est, et si l'on en croit Homère, avec les vivants et les morts il y avait les marins.

C'est par le fil de ce récit que se trame le nœud de ce drame. Et c'est par le fil de son écriture, que Joseph Conrad explore les territoires de l'Hadés.

5) A bon port

Deux autres nouvelles abordent (c'est le cas de le dire) ce premier commandement : *Falk* et *Le compagnon secret*. Il doit se séparer d'un passager clandestin, son double, meurtrier, par une manœuvre qui le fait osciller entre vents et courants, à l'ombre d'un récif. Quant à Falk, c'est le patron du remorqueur qui demande un tribut exorbitant pour prendre pied sur son navire.

Résumons et concluons : premier commandement, il prend la place d'un mort, doit se séparer de son alter ego, meurtrier, et payer une dette. Shake-

8. Lettre à Sanderson du 12 octobre 1899, citée par André Green, *Le premier commandement*, Éd. In Press, 2008, p. 124.

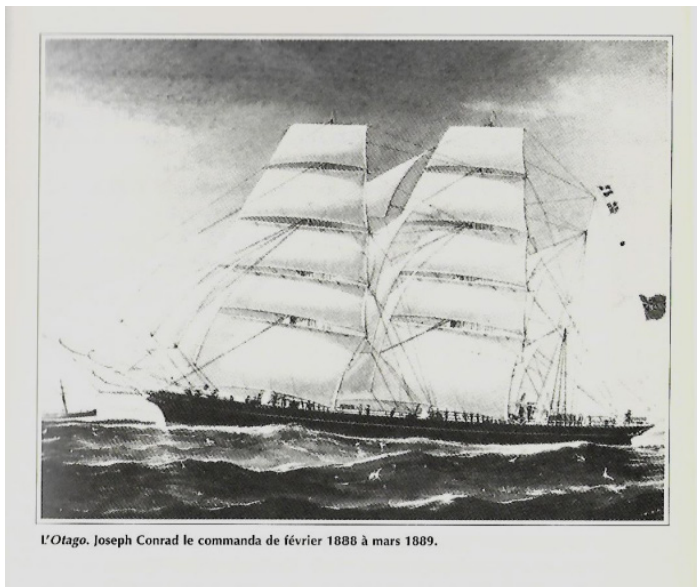
speare. Et c'est ainsi que Joseph Conrad, d'une histoire singulière, touche à l'universel de la condition humaine.

*Flectere si nequeo superos acheronta movebo.*⁹ Si je ne parviens pas à émouvoir ceux d'en haut (les dieux), je franchirai l'Achéron (le fleuve des enfers), aura été la devise de Joseph Conrad.

Cette longue nouvelle, longuement mûrie, tient finalement à son titre, et plus précisément à ce trait, « The shadow-ligne », qui unie et sépare en même temps l'ombre, la lumière et la ligne, lignes de vie, de foi et d'ombre, limite de passage et de franchissement et, à la manière de l'art du *kintsugi*, art japonais, à relever un objet brisé en soulignant ses fissures (au lieu de les masquer), avec de l'or.

Joseph Conrad a su transmuier le plomb de sa mine de crayon en lignes d'or, d'une écriture inaltérable.

Mais quel est donc le nom du voilier que conduit le narrateur dans ce roman ?



9. Virgile, *Énéide*, VII, 312 (Exergue à l'*Interprétation des rêves* de Sigmund Freud).